L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS

Bureaux 73 rue de Chartres

NOUVELLE-ORLEANS!

DIMANCHE MATIN, 18 AOUT.

FEUILLETON.

LES CORBEAUX

DU GÉVAUDAN.

PAR A. DE PONTMARTIN.

SECONDE PARTIE.

XXIII—Suite.

Si Matteo avait été seul avec Suzanne, au lieu des champs, et qu'elle lui eût dit ce qu'il venait d'entendre, de deux choses l'une : ou bien il l'aurait tué à coups de couteau, ou bien il se serait enfui en criant : Eh bien ! oui, puisque c'est pour moi la peine de vivre, je vous tout avouer.... C'est moi qui suis l'assassin !.....

Mais ici, dans cette chambre, devant ces magistrats, à deux pas des gendarmes, à cent pas de la prison, il ne sentait pas dans son système de mensonges comme dans un étau.

Il avait eu d'ailleurs le temps de réfléchir qu'une des conséquences les plus immédiates de son aveu serait de faire revenir Jacques, et que Jacques épouserait Suzanne.

Une jalousie féroce, comme l'avait été sa compassion et sa convoitise, s'alluma tout à coup dans son âme infectée de désirs, de haine, d'angoisse et de désespoir.

Ce n'était plus Costeronse qu'il haïssait, c'était Jacques. Il fit un dernier effort, et répondit à la jeune fille en essayant un ricanement qui ressemblait au sifflement d'une vipère à demi écrasée :

— Tout ça, c'est des bêtises, des histoires aux quelles je ne comprends rien..... Je l'ai aimée, parce que tu en belle ; je l'ai enlevée parce que je l'aimais ; voilà tout. Quand au reste, je ne sais pas ce tu veux dire.

Suzanne regarda en dessous M. de Ribière, qui un fit signe de ne pas se décourager ; elle lui en avait pas envie.

— Ah ! tu appelles cela des histoires !..... répondit-elle avec un mépriant sourire d'ironie : et bien, mes histoires ne sont pas finies..... Je te parlais ce matin de la foire du Vigan, où je l'aimais ; voilà tout. Quand au reste, je ne sais pas ce tu veux dire.

Matteo fit un mouvement ; mais décidé à ne pas avouer, comprenant qu'un mot imprudent, un geste irréfléchi pouvait le perdre, il s'opiniâtra de plus en plus dans un mutisme absolu.

— Je t'y ai vu, poursuivit Suzanne. Tu étais avec un mustiquon Espagnol, nommé Mariano Bedarès..... Celui là je le retrouverai, si il le faut, dussé je aller à pied d'ici au Catalogne..... Il marchandait un cheval que tu as acheté de lui le dimanch matin. Seulement, ce cheval n'était qu'un prétexte. Ce que tu voulais, c'était changer contre de l'argent de France l'or que tu avais pris, Costeronse et toi, dans la ceinture de Simon.....

Certaine, enfantil, le Phémontain aurait voulu que ses yeux fissent mourir comme un bouche-trous une puissance invincible ramenait de temps à autre son regard vers la jeune fille.

C'était le regard du tigre qui voit s'approcher le chiffre en acier tranchant, ou, mieux encore, celui de l'accusé du Moyen Age, résistant aux préparatifs de sa torture.

— Attends, je n'ai pas encore fini, reprit Suzanne, cette somme que tu rapportais et dont je pourrais te dire le chiffre, je vais t'en dire l'emploi..... Le cheval d'abord : plus les beaux habits que tu as achetés pour me plaire avec la chaine pour ton cou et les bagues pour tes doigts, ensuite, deux pistolets arrangés, que Costeronse a pris à M. Claudet, son propriétaire, plus, vingt cinq journées de maçons pour réparer et recrépir les bâtiments de la ferme, plus, vingt cinq journées de maçons pour réparer et recrépir les bâtiments de la ferme ; plus, deux cents francs que Costeronse devait à mon père, et dont il a été acquitté le 5 octobre ; enfin, quinze cents francs qu'il t'a comptés le dernier jour, après une longue discrétion, et qui sont là, sur la table de notre chambre !.....

Même silence, même attitude de Matteo.

— Ah ! j'oubliais..... Je t'ai parlé de ce mustiquon catalan, Marianno Bedarès..... A huit heures du matin, il te livrait le cheval, et te donnait de l'argent en échange de ton or. A midi et demi chez lui, et il me donnait quelque pièce de cet or, de l'or volé à Simon Samaritain, en échange de mon argent. Tiens, le voilà !

Et elle lui montre le quadruple, les deux doubles et les quatre pistoles. Qu'en dis-tu ? ajouta-t-elle en l'écrasant de son sourire.

— Je ne dis rien ! Je ne dis rien ! murmura-t-il, semblable à un possédé qu'un exorciste est interrogé.

Tu ne dis rien, mais moi, j'ai encore quelque chose à te dire :

Rappelle-toi du dernier jour avec Anselme, je t'ai entendue..... C'était sur la terrasse, devant la ferme..... Il réglait ton compte : vous étiez seuls..... Il y avait sur la table deux globules de cuir, deux bouteilles, et le sac qui contenait l'or..... Chuquet fois que ton maître t'appelait un rebus, une raillerie ou un reproche, tu le menaçais de venir à Merdi faire je ne sais quelle révélation au premier du roi et au juge d'instruction..... Eh ! bien, Matteo, tu es à Merdi : voilà le juge d'instruction et voilà le premier du roi..... parle !

Pendant toute cette scène, les deux magistrats échangeaient des regards d'admiration en écoutant cette jeune fille que le sentiment de son innocence rendait courageuse et si forte. On eut dit deux artistes devant l'ouvrage d'un maître.

Non ! non ! répétait Perondi, l'homme à la longue barbe, son obstination était devenue du délire.

M. de Ribière prit un instant Suzanne à part et murmura à son oreille :

— Ma chère enfant, il ne dira rien ce soir ; et vous vous finirez par succomber..... Songez que depuis une heure vous en faites ce qui il veut pour lui sauver mensager votre énergie et vos forces.....

Mais, au même instant, Suzanne fut saisie d'une de ces inspirations qui la transformaient à ses propres yeux en instrument de la justice d'en haut.

Elle se retourna encore une fois vers Matteo, et l'entraînant d'un regard :

— Ah ! tu ne veux rien dire ? s'écria-t-elle avec exaltation, eh bien ! les corbeaux parlent..... Les corbeaux vont parler ! Tu sais ?..... Ce n'étaient les mêmes ! ..... Simon..... Ce n'étaient les mêmes, entendus ? ..... les mêmes !.....

Et, avec une certitude fidèle de souvenirs, Suzanne se mit à contrefaire le geste de Perondi montrant les corbeaux au ferme, l'attitude terrifiée de Costeronse, le mouvement de colère et effroi avec lequel il avait fermé la bouche à son voisin. Dans ce mouvement rapide, elle s'était rapprochée de la fenêtre, les bras levés vers le ciel, et, avec un peu d'imagination, on aurait pu croire qu'elle vivait réellement les corbeaux traversant l'espace.

Elle s'essaya ou hasard cette image, et pourtant elle était instructrement certaine de frapper juste. Elle frappait juste, en effet.

Perondi, lui aussi, avait essayé de le prendre, était Balleu des pieds à la tête. La secousse lui arracha ce que n'avaient pu obtenir ni les injonctions des magistrats, ni l'espoir d'atténuer sa peine, ni les menaces accumulées par Suzanne.

Cet indicible expression de terreur succéda au sang froid, à l'aspect d'entêtement hostile qui le soutenait encore.

— Je rejoins ou arrêter, et, comme s'il eût vu, s'élever la plafond de la chambre, les corbeaux noirs à l'aile grise passer dans un ciel nuageux.

— Ecrivez d'une voix haletante :

— Ah ! ! les voilà ! les voilà !..... Eux encore ! toujours !..... Ce n'est pas Suzanne qui parle, c'est Satan..... Si tu veut m'entendre, il le faut, dès ce jour ce que vous voudrez !..... Ah ! ! Oh ! ! mamma.....

Un ! mamma.

Et tout d'un coup, M. de Ribière et M. Rivardon stupéfaits trompèrent Suzanne de leurs bras, qu'ils les attendait le groupe fidèle. M. d'Estérac, sa sœur et la petite Marie.

— Je vous présente, M. de Ribière en montrant Suzanne, qui juge d'instruction qui en sait plus que nous.....

— Bien ou sa plus que moi ! répondit-elle tomblement.

Et, enlevant dans ses bras sa chère Marie, elle la couvrit de baisers—en sougeant à Jacques.

Il y avait encore sans doute bien des difficultés possibles, bien des lenteurs probables ; mais le plus difficile était fait, et, dans un premier mouvement, Quotidiennement, il leur semblait à tous qu'ils n'avaient qu'à étendre la main pour que les coupables fussent condamnés Jacques rauvé de son tombeau, Suzanne dédommagée de toutes ses souffrances, pour qu'il ne restât plus de cet horrible épisode que ce qui reste d'un mauvais rêve.

C'est à peine si le juge d'instruction, au milieu de ces transports d'une joie qu'il partageait en le sourage de dire :

— Mes amis, mon enfant, ne nous hâtons pas trop de chanter victoire !..... Il en est des rares erreurs de la justice humaine comme des fréquentes erreurs des peuples ; il faut plus de temps, beaucoup plus de temps pour les réparer que pour les commettre.

XXIV

Malgré le soulagement qu'avait éprouvé Costeronse en apprenant que tout se réduisait contre lui à un fait de complicité problématique dans le détournement d'une mineure, il n'était pas tranquille, et la nuit qu'il passa en prison fut très agitée.

Ce qui lui rendait toutes ses angoisses, c'était l'impossibilité d'expliquer l'origine de la somme trouvée dans la valise et dans les poches de Matteo.

Il retournait cette question dans tous les sens. Il l'inventait, pendant ces longues d'insomnie, une réponse spécieuse, en frayeur redoutait en songeant qu'il ne pouvait pas s'entendre avec le Piémontais, et que celui ci, très probablement, achèverait de gâter par ses réponses une situation déjà fort compliquée. Il y avait tant de chances pour que Perondi eût perdu la tête, pour que, dans un accès de rage, de désespoir, ou dans un de délire, il eût laissé échapper des paroles imprudentes et remis sur la voie les magistrats déjà dépistés !

Anselme dormait donc fort mal, et ce fut avec un violent battement de cœur qu'il entendit le matin tirer les verrous de la cellule. On venait chercher lui pour qu'il eût à comparaître de nouveau devant le juge d'instruction et le procureur du roi.

Ceux qui avaient consolé Suzanne, qui leur inspirait, surtout depuis la scène de la veille, une déférence et une confiance sans bornes. Il fut décidé que cette fois le fermer serait interrogé séparément, sauf à le confronter s'il le fallait, soit avec la jeune fille, soit avec Matteo.

Anselme s'était bien promis, quoi qu'il arrivât, de se tenir sur la défensive, de se mettre en garde contre toute compromettante surprise.

Il put croire, au premier moment, que tous ses projets de prudence étaient déjoués et que ses dernières appréhensions allaient être dépassées.

Eh bien, lui dit le juge d'instruction, l'on a donné cette somme d'argent trouvée sur Matteo Perondi est justifiée..... L'explication était très simple, et nous nous sommes étonnés de n'avoir pas songé.....

Un doigt de tous les efforts de Costeronse pour paraître impassible, un phénomène soulève en lui une exclamation à voix d'œil, et exprimant, en fait de curiosité, au peu plus que le strict nécessaire. Le juge ajoute :

— Oui, mais la pauvre jeune fille, vous rare ? a pas conscience de la gravité de ses actes. — Elle fixe tant de ne plus revenir dans le pays ou elle a tant souffert avant et après la condamnation de Jacques Roncard..... Elle avait emporté cet argent, le sien, en quittant la maison de son père. Perondi lui a dit quelques bêtises qu'elle a portée à Chastagnier avec l'intention, ce dernier le lui avait prêt. Naturellement, Suzanne ou était détrompée. Perondi craignait d'aggraver sa position, et cet aveu qui expliquait tout, il nous a fallu bien du temps pour le leur arracher.

Costeronse croyait rêver ; si la figure et le langage de magistrat souvent été moins sérieux, il aurait pensé qu'on se moquait de lui.

Comment son valet, à demi fou de désespoir et d'amour, avait-il en cette idée triomphante ! Comment ne lui était-elle pas venue, à lui, Costeronse ? Et comment Suzanne s'était-elle prêtée à ce bienfaisant mensonge ? Mystère.

Mais s'il renonçait à le comprendre, il en rejouissait d'un perfide. Comme un conscrit, au point de vue de l'enlèvement de Suzanne, ne lui reprochait absolument rien, il ne voyait déjà revenir de prison et reprendre le chemin de sa ferme.

Pour un rien, en figure, habituellement farouche et sournoise, aurait pris une expression de gaieté.

Le prosérieur de roi ajoute quelques mots qui devaient achever de tranquilliser Anselme.

—Décidément, dit-il, il paraît que l'acte incriminé et criminel de votre valet de ferme n'a eu d'autre complice que la faiblesse d'esprit de cette jeune fille..... Elle a déserté sa maison sans laisser aucun doute..... Vous avez blâmé son amour, flâtté sa folie, et vous vous êtes abusés, vous, les gardiens de cette jeune fille.

— Alors, fit Costeronse d'une voix mielleuse, mais moins assurée qu'il n'aurait voulu ; je vais sortir d'ici ?.....

—Oui, répétât M. de Ribière, quand vous aurez expliqué un détail bizarre, absurde, dont vous ne semblez pas vous rendre compte.

—Lequel ? dit Costeronse, retombant dans son anxiété.

— Suzanne et Matteo ont fini par se quereller devant nous ; la discussion s'est animée, et la jeune fille a fini par s'écrier : "Demandez-lui donc ce qu'il voulait dire, lorsque attablé avec son maître devant la ferme et voyant passer sur sa tête une troupe de corbeaux, il a dit tout à coup à Costeronse ; "Hein ! si c'étaient les mêmes !..... Ce mot : Simon Vernon..... Alors (c'est Suzanne qui parle), vous auriez, vous, Costeronse, manifesté une terreur singulière..... On vous aurait vu pâlir, faire un geste comme pour fermer la bouche à Perondi. Vous lui auriez dit précipitamment : " Tais-toi, malheureux, tais-toi ! "— Et vous seriez rentré dans la maison en fermant la porte avec violence!.....

Figurez-vous un condamné passant en une minute, de la certitude d'obtenir sa grâce à la certitude d'être exécuté! Vous aurez à peine une idée du bouleversement qui s'opéra dans les traits et l'attitude de Costeronse.

Son intelligence n'était pas beaucoup plus cultivée que celle de Perondi, et il avait, lui aussi, au bonne part de superstition. Pendant si longtemps inconnue, il était obligé à bien des questions embarrassantes ; il avait ruminé bien des réponses plus ou moins habiles, et voilà qu'on lui adressait la seule question qu'il n'eût pas prévue !.....

Comment y répondre ! il essaya, tant bien que mal, de rouler contre son épouvante, et répétant en balbutiant :

—Faut il donc s'inquiéter des rêves d'une folle !

—Oui, reprit M. de Ribière, sans hausser le ton ; Suzanne est folle, c'est vrai ; mais remarquez que cette folie ne ressemble pas aux autres. Elle a des intermittences. Tantôt cette jeune fille divagne, tantôt elle parle comme les personnes les plus raisonnables. Nous aurions fait, d'ailleurs, moins d'attention à son récit étrange, si Matteo n'avait paru, en l'écoutant, mille fois plus troublé que ne le comportait son trouble, cette fantastique histoire. Vous ne pouvez vous imaginer, pourvu'il le juge, les yeux fixés sur Costeronse, l'effet qu'elle a produit sur votre valet de ferme..... C'est à n'y pas croire ! ses figures s'est décomposée..... vous avez l'air pâle ! Eh bien ! sa pâleur est devenue celle d'un cadavre..... Sa poitrine était haletante, des gouttes d'une sueur froide coulaient sur son front ; ses dents claquaient ; nous avons cru qu'il allait s'évanouir ; nous l'entendions murmurer. Eh bien ! ces corbeaux..... les voilà.....

—Tous ! toujours ! Et ! vraiment, on eut dit qu'il voyait encore planer sur sa tête ces oiseaux noirs évoqués par Suzanne !

Ces paroles étaient prononcées lentement, et, tout, dans le ton et le geste, était plein de sinistre.

Le juge d'instruction, qui avait pu se contenir jusqu'à ce jour, ne put se retenir d'un mouvement de colère.

—Ce n'est pas une entreprise indignable et l'entreprise d'une conspiration, tout le prétendu complot dont vous avez cru voir les ombres ? Ce n'est pas une simple et ridicule comédie ? Ce n'est pas une ignoble et lâche vengeance ? Ce n'est pas un guet-apens dont vous avez cru être victimes ? Ce n'est pas un piège dont vous avez cru vous tirer ? Ce n'est pas une ignoble et lâche vengeance ? Ce n'est pas un guet-apens dont vous avez cru être victimes ? Ce n'est pas un piège dont vous avez cru vous tirer ? Ce n'est pas une simple et ridicule comédie ? Ce n'est pas une entreprise indignable et lâche ? Ce n'est pas une conspiration ? Ce n'est pas un complot ? Ce n'est pas un piège ? Ce n'est pas un guet-apens ? Ce n'est pas une ignoble et lâche vengeance